

de représenter des saluts de la part de Me Forcière.

— Vous vous êtes donc décidé à quitter Paris, — disait la marquise au vaillant explorateur, — pour une chasse au sanglier ?

Et Octave souriait en répondant :

— D'abord, chère madame, pour avoir l'honneur de vous présenter tous mes hommages, et ensuite pour voir les vôtres, mon cher ami Valroy... Et aussi, pourquoi ne l'avouerais-je pas ?... les sangliers, je ne m'en cache pas, qui ont pour moi d'inexprimables charmes.

— Certainement... le sanglier, — fit Arthur Forcière, pour dire quelque chose, — le sanglier, s'il n'était pas aussi dangereux... Mais le fais... Ah ! le fais. Et il paraît qu'il y en a.

Cette invite à la chasse du fais n'ayant pas reçu de réponse, Forcière retomba dans le mutisme d'où il aurait certainement mieux fait de ne pas sortir.

Mais Arthur Forcière se démontait difficilement. Comme une conversation suivie s'engageait entre la marquise et Octave de Marcenay, conversation à laquelle il ne pouvait prendre part, car elle avait trait aux divers mouvements politiques, artistiques du moment, Arthur Forcière se mit à supputer les divers bénéfices que pouvait lui procurer la clientèle de la famille de Lauriac, en attendant le déjeuner auquel il se promettait de faire honneur.

Le marquis de Lauriac arriva sur ces entrefaites.

Il était accompagné de Raoul Valroy, dont l'œil grave, doux, mélancolique disait tout un monde de tristesses.

Valroy se montra respectueusement affectueux pour la marquise.

Celle-ci lui répondit sur le même ton sympathique.

La santé de Valroy était meilleure. Ce séjour prolongé au Petit-Château, — on se souvient que tel était le nom de son ermitage, — lui avait fait le plus grand bien. Son teint n'avait plus cette pâleur morbide des fiévreux des pays chauds... Un sang plus riche courait dans ses veines... et cependant la perspicacité d'Octave de Marcenay ne fut point mise cette fois en défaut.

Valroy, l'être enjoué par excellence, le garçon sans souci, se laissant vivre au jour le jour, Valroy devait cacher au fond de son cœur un cuisant chagrin, tout comme le marquis Henri de Lauriac.

Celui-ci avait salué affectueusement sa mère qu'il n'avait pas encore vue, lui demandant des nouvelles de sa santé, de son sommeil.

Et il s'était approché d'Octave de Marcenay, lui serrant cordialement la main en lui disant à mi-voix :

— Eh bien ! et cette grande affaire, ça avance-t-elle ?...

— Chut ! — fit Marcenay en portant un doigt à ses lèvres, — ta mère va nous entendre, et tu lui causeras encore du chagrin...

Henri de Lauriac eut un mouvement d'impatience.

— Il faudra bien pourtant, — répliqua-t-il sur le même ton, — qu'elle se fasse à cette idée.

— Soit, mais laisse-lui sa tranquillité le plus longtemps possible.

Un maître d'hôtel annonçait au même moment que la marquise était servie ; et Octave de Marcenay offrait son bras à celle-ci, tandis que les autres convives entraînaient à la suite dans la salle à manger et y trouvaient Blanche qui s'y était déjà rendue.

Bientôt la conversation devint générale entre tous les convives, à l'exception d'Arthur Forcière, lequel se contentait de bâfrer, le nez dans son assiette.

Tout en faisant les honneurs de sa table, la marquise adressait aimablement la parole à chacun de ses invités, mais c'était certainement Octave de Marcenay qui possédait ses meilleurs grâces.

— Et alors... ce grand départ, — dit elle, en réprimant un serrement de cœur, car nous savons qu'elle n'ignorait rien des projets de son fils, — ce grand départ, c'est pour où ? et pour quand ?

— Pour où ? — répliqua Octave, — pour l'Annam, le Tonkin, le royaume des Khmers. Je me propose, en un mot, de visiter toute l'Indo-Chine et

de revenir par le Cambodge... Il y a nombre de parties de cet immense continent qui sont complètement inconnues.

— Oui, mais l'époque ?...

— Oh ! ce n'est pas encore près de nous... Trois mois, quatre peut-être...

La marquise secoua la tête, et trouvant la force de sourire, car le départ de son fils bien-aimé lui brisait le cœur :

— Je crois que pour la première fois de votre vie vous ne nous dites pas la vérité... Puis du jour au lendemain, vous nous apprendrez que nous aurons le chagrin de vous perdre...

— Mais non, chère madame, il y a encore une foule de formalités à accomplir... Une expédition aussi importante ne se monte pas du jour au lendemain.

Valroy avait écouté sans mot dire, puis prenant tout à coup la parole au milieu d'un silence :

— Tu sais que je pars avec toi, dit-il à son ami.

Les yeux d'Octave de Marcenay couraient dans le même instant de Blanche de Lauriac à Raoul Valroy.

La jeune femme était devenue horriblement pâle et avait porté les mains à son cœur pour en réprimer les palpitations douloureuses.

Fort heureusement, à cet instant, car la marquise n'avait pas été sans remarquer le trouble de sa fille, Forcière, qui avait fini par broyer un pilon de dinde contre lequel il s'acharnait depuis un bon moment, Forcière intervint dans la conversation.

— Et, sans être trop indiscret, — fit-il tout d'un coup, — qu'est-ce que vous allez faire au Tonkin ?... en Annam et dans ce royaume dont je ne me rappelle plus le nom ?...

— Une promenade, — répliqua Octave avec un indulgent sourire.

— Comment ! vous ne vous rendez pas dans ces pays terribles pour gagner de l'argent ?... Mais quand les naturels du pays s'emparent de vous, ils vous découpent, ils vous torturent... Sans compter qu'il y a des tigres, des buffles, des caïmans, des serpents... enfin un tas de vilaines bêtes plus effrayantes les unes que les autres... si toutefois ce que l'on raconte de ce pays est exact.

— Tout cela est malheureusement exact, — fit Valroy, — mais que voulez-vous, monsieur, il est des gens qui éprouvent le besoin de risquer leur vie pour une idée, une grande pensée, une noble entreprise, bien certains que cette entreprise ne leur rapportera ni bénéfices ni dividendes...

— Eh bien ! — fit Forcière, sans se douter qu'il avançait une énormité, — voilà une chose que je ne comprends pas, moi. Et vous pouvez être certain que vous ne me verrez jamais là dedans.

Raoul Valroy s'inclina, en répliquant avec un imperturbable sérieux :

— Je vous crois sans peine, monsieur.

Les convives eurent toutes les peines du monde à s'empêcher de bruyamment rire, mais Forcière n'avait point senti la cruelle raillerie dont il venait d'être l'objet, ou tout au moins il se consolait en compagnie d'un perdreau froid, qu'il considérait avec une convoitise non dissimulée.

— En attendant, — fit Marcenay, pour rompre les chiens, car il s'apercevait combien cette conversation sur l'expédition et ses dangers était cruelle pour Mme de Lauriac, — en attendant, tu es certain d'avoir des sangliers à nous offrir, mon cher Henry ?...

Le marquis eut un geste de tête affirmatif.

— Les gardes en ont rembuché plus de trente dans quatre enceintes, et je te promet que nous ferons une jolie chasse... Le temps est superbe, très doux... Oui, je crois que la partie sera très complète... et je vous engage à vous hâter...

Arthur Forcière n'en paraissait avoir nul désir. Deux ou trois fois durant cette conversation il avait répété :

— Les sangliers ont eu du gland, ils sont très méchants cette année.

Nul n'avait fait attention à ses paroles.

Il essaya d'une dernière défaite.

— C'est que, monsieur le marquis, je ne m'attendais nullement à avoir le plaisir de chasser avec vous... et alors, comme vous voyez, je suis en habit de ville, je n'ai pas de fusil...

— Qu'à cela ne tienne, répliqua Henri, nous ne chassons pas loin de l'habitation, et c'est sur un terrain sablonneux très sec... Quant à être armé, Bertrand, le garde chef, va vous donner un excellent fusil, des cartouches des chevrotines et des balles

Regardant à cet instant le visage de Forcière qui n'exprimait qu'une satisfaction médiocre, Henri de Lauriac demanda à Arthur :

— Avez-vous quelquefois chassé le sanglier ?

L'avoué secoua énergiquement la tête.

— Jamais !... Non... Jamais... je ne chasse que le fais...

— Préférez-vous ?...

Le marquis n'osait formuler une proposition de retraite, mais Forcière vit à cet instant tous les yeux braqués sur lui...

— Comment donc ! — s'écria-t-il, saisi d'un bel élan, stimulé par son amour-propre, — comment donc... Mais le sanglier... je tuerai cela comme un lapin...

— Eh ! eh ! mon cher maître, — fit Octave de Marcenay, — je ne vous le conseillerais pas...

N'allez pas vous aviser surtout, de tirer un sanglier venant à vous... Car inévitablement, s'il n'était pas tué sur le coup, ce qui est probable, il foncerait, vous boulerait et pourrait fort bien vous découbrer.

— Ah ! ah ! ah !... Vous croyez !...

Et le visage d'Arthur Forcière se contractait violemment en une grimace qui ne pouvait réellement avoir la prétention de passer pour un sourire.

Les préparatifs de la battue suivaient leur cours... La marquise était remontée dans ses appartements ; mais Blanche de Lauriac, en compagnie de Mlle Loulou, tenait jusqu'au dernier moment compagnie aux chasseurs

Valroy, qui était tout prêt, s'était retiré dans le côté du fumoir où l'on servait le café, et sa physionomie si énergique et si intelligente avait pris, plus encore que pendant le déjeuner, une expression de profonde tristesse.

Pour le servir, une tasse et le sucrier aux mains, Blanche de Lauriac s'approcha de lui.

Et Blanche à mi-voix lui adressa ces paroles :

— Vous avez dit que vous alliez partir !... Vous ne me causerez point cette profonde douleur. Je vous en conjure...

Raoul Valroy secoua la tête

— Vous même, — répondit-il à mi-voix, — n'allez-vous donc point vous expatrier !...

— Ce n'est pas la même chose...

Ils ne purent échanger d'autres paroles, Henri s'avançant du côté de Valroy.

Oh ! ce qui se passait entre ces deux êtres n'était nullement difficile à deviner.

Dès le premier jour, entre eux deux, il s'était établi un courant de sympathie profonde, entière, qui conduisit directement à l'amour.

Raoul Valroy n'avait jamais aimé... Le plaisir n'a rien de commun avec l'amour.

Et tout d'une fois, tout d'une pièce, l'image de Blanche de Lauriac était entrée dans son cœur.

Du côté de la jeune femme, si elle n'avait pas subi le coup de foudre qui avait si rudement frappé Valroy, elle ne s'était pas moins laissée aller peu à peu à un entraînement fatal.

Était-ce de l'amour cette passion brûlante qu'elle avait ressentie, à l'entrée de la vie, pour le beau Gaston ?

Oui, sans doute, elle avait été folle de son mari.

Mais le mépris et le dégoût avait promptement détruit ce fugitif amour.

Et alors ce cœur vide et ulcéré s'était mis à aimer Raoul Valroy de toutes ses forces.

Valroy avait promptement pris l'habitude, une fois installé au Petit-Château, de se rendre tous les soirs au château de Lauriac.

On faisait un tour de whist, la marquise raffolait de ce jeu, puis on causait. et tandis que Mme de Lauriac s'assoupissait au coin du feu, Raoul et Blanche baissaient insensiblement la voix et se perdaient dans ces conversations interminables, dans lesquelles, en réalité, entrent en véritable communion deux âmes.

Une nuit, Blanche avait fait courir au Petit-Château.

Elle appelait en toute hâte Valroy à son aide.